

L'atelier de Laurent Cantet

Gérard Grugeau

Number 187, June 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2018). Review of [*L'atelier de Laurent Cantet*]. *24 images*, (187), 170–171.

L'atelier de Laurent Cantet

PAR GÉRARD GRUGEAU

Première séquence : un jeu vidéo où un chevalier se bat contre des ennemis invisibles avant de décocher ses flèches en direction du soleil. Séquence finale du film : Antoine, le jeune garçon qui était aux manettes de la console de jeux, est en mer à bord d'un chalutier. Entre ces deux points, une trajectoire : celle d'un personnage qui passe du repli dans le virtuel à un nouvel ancrage dans le réel. Antoine (re)trouve en quelque sorte une place dans le monde alors qu'une transmission pourtant improbable s'est effectuée, non sans heurts, par le biais d'un atelier d'écriture lié à un stage de réinsertion. Le sujet paraît convenu, plombé par une approche sociologisante, mais ce serait méconnaître Laurent Cantet qui sait élaborer des dispositifs agissant comme autant de déclencheurs de fiction pour complexifier le réel en abordant des thèmes en phase avec les enjeux contemporains : ici, une jeunesse confrontée à l'indifférence du monde à son égard et orpheline d'images fédératrices. Malgré une finale ouverte, des fractures demeurent, béantes, insaisissables.

Cet atelier est animé par Olivia (Marina Foïs), une romancière descendue de Paris qui va tenter d'intéresser un groupe de jeunes à un projet littéraire. Ensemble, ils vont se consacrer à la rédaction d'un roman policier qui sera publié à l'issue du stage. C'est donc le fonctionnement interne de ce microcosme en ébullition – une jeunesse plurielle (tous des acteurs non professionnels) s'y affronte parfois avec virulence, charriant préjugés et jugements à l'emporte-pièce – que le cinéaste observe avec une extrême acuité. Au-delà des conflits latents ou ouverts qui agitent ce petit théâtre de la parole incroyablement vivant, l'idée de transmission cherche à faire son chemin, mais personne ne sortira indemne de ce processus d'apprentissage où les mots semblent minés d'avance. Il reste que l'exercice filmé avec plusieurs caméras et en format Scope (le fidèle complice, le Robin Campillo de *Eastern Boys* et *120 battements par minute*, est au scénario et au montage) s'avère passionnant pour le spectateur, même si parfois les articulations du récit se grippent, laissant sur la bande plusieurs des participants du groupe pour privilégier la relation entre Antoine et Olivia, le cœur battant du film.

L'idée de transmission traverse le cinéma de Laurent Cantet, que celle-ci se joue sur fond de honte sociale entre un père ouvrier et son fils au sein d'une entreprise en voie de restructuration (*Ressources humaines*, 2000), dans un climat de brutalité étouffée où une société conformiste impose sa tyrannie du travail et pousse un chômeur dans le déni à commettre l'irréparable (*L'emploi du temps*, 2001), ou dans le face-à-face houleux entre un enseignant et ses élèves qui cherchent leurs marques au seuil de l'âge adulte (*Entre les murs*, Palme d'Or à Cannes en 2008). Dans *L'atelier*, le cinéaste traite une fois de plus de la complexité des rapports sociaux en s'attaquant à un sujet d'actualité brûlant : l'impact des réseaux sociaux sur un jeune solitaire introverti qui

fréquente des sites d'extrême droite et, par désœuvrement, mime avec ses copains, des actes qui pourraient facilement basculer dans le crime xénophobe. Comme toujours chez Cantet, les rapports d'assujettissement et de pouvoir qui travaillent la société et alimentent la violence sociale sont mis en lumière sans faux-fuyant, éloignés autant que faire se peut des écueils d'une démonstration lourde et simplificatrice.

Si *L'atelier* échappe au film à thèse, c'est avant tout parce qu'il est porté par un vrai désir de mise en scène qui s'exprime ici par une série de mises en abyme passant par l'écriture littéraire et cinématographique. Au gré des suggestions des uns et des autres, l'écriture navigue entre deux pôles qui fracturent le récit : d'une part, la dimension documentaire doublée d'un commentaire social et artistique (l'atelier se déroule à La Ciotat, haut lieu des anciennes luttes syndicales pour la préservation des chantiers maritimes, et aussi ville du célèbre film des Frères Lumière, *L'entrée d'un train en gare de La Ciotat*) et, d'autre part, la fiction pure esquissant les prémises d'un roman noir avec meurtre à la clef qui se déroulerait dans la marina où s'exhibent désormais les yachts de milliardaires. Peu à peu au sein de l'atelier dirigé avec bienveillance par Olivia, un récit se construit ainsi, tentant de prendre en compte le passé ouvrier de la ville porté par le personnage de Malika (Warda Rammach) et les saillies imaginaires d'un Antoine qui se révèle très vite un véritable écrivain en herbe. Fascinée par les provocations du jeune garçon et son charme frondeur (épatant Matthieu Lucci, trouvé lors d'un casting sauvage), l'animatrice sera bientôt confrontée à ses propres contradictions. Par dérapages successifs, le film lui-même mue alors en *thriller* psychologique tandis que les deux protagonistes se perdent dans les mirages de leur attirance réciproque. Une virée nocturne durant laquelle trois coups de feu (comme les flèches en ouverture), seront tirés cette fois en direction de la lune, constituera l'acmé d'un récit freiné dans son élan romanesque où, soudainement, tout s'emballe et se brouille aux portes de l'irrationnel. Rappelant Albert Camus, le texte final livré par Antoine devant le groupe laissera un malaise teinté d'amertume sous le soleil aveuglant méditerranéen. Une fois libéré des faux espoirs, il faut bien vivre. C'est ce saut vers l'inconnu que *L'atelier* enregistre avec une générosité qui émeut.

France | 2017 | Ré. Laurent Cantet | Scé. Laurent Cantet, Robin Campillo | Ph. Pierre Milon | Mont. Mathilde Muyard
 | Son Agnès Ravez, Antoine Baudouin | Mus. Bedis Tir, Edouard Pons | Int. Marina Foïs, Matthieu Lucci, Warda
 Rammach, Issam Talbi, Florian Beaujean, Mamadou Doumbia, Julien Souve, Mélissa Guilbert | 114 minutes | Dist.
 MK2 | Mile End.